

JACQUES HASSOUN

PASSEUR DE L'ESSENTIEL

En Avril 1999, la terre du cimetière du Père Lachaise accueillait le corps de Jacques Hassoun. Rien d'autre que son corps, tandis que s'ouvraient les temps de la mémoire.

D'abord le temps de la peine et de la douleur pour les nombreux amis qui l'ont vu, connu et aimé, peine d'autant plus forte que sa personnalité laissait sur vous une empreinte durable. Habité par la passion - mais il en a précisé les ravages dans son livre « Les Passions Intraitables » -, le regard bleu de Jacques Hassoun s'attachait au vôtre et vous emportait vous-même sur les rives de son univers passionnel. Parfois même, vous ne résistiez pas, en dépit de votre maladresse, à naviguer quelques temps sur ses eaux jamais calmes. Passion aux visages pluriels qui pourrait être dite *passion pour la vie* sous toutes ses formes. Qu'est-ce à dire ? Quelle vie ? Quelles passions pour construire la vie ?

Sans démentir la précédente, une autre expression serait tout aussi pertinente : *passion pour l'autre*. L'autre avec son audace et ses peurs, ses richesses et ses faiblesses, son génie et ses défaillances. Peut-être alors serait-il plus juste de dire : *passion pour l'autre dans la vie. Pour l'autre et de l'autre, d'ailleurs*.

Pour l'autre car les divers engagements de J. Hassoun avaient un objectif essentiel, celui de permettre à chacun d'accéder à sa dignité de sujet et d'être reconnu comme tel.

De l'autre également, duquel toujours quelque chose est à apprendre. Le savoir des livres lus ou écrits n'était ni désincarné ni marqué du seul plaisir de la théorie. La connaissance proposée par les écrits ne manquait pas d'être indexée des démêlés de tout un chacun en proie à son expérience de vie personnelle, sociale et politique.

Et puis aussi le temps de la transmission à laquelle nous continuons d'être invités aujourd'hui tout particulièrement, laquelle vient relayer la peine. La peine est reléguée en

une place singulière pour chacun et ainsi peut s'ouvrir encore plus large la curiosité. Non pas la curiosité papillonnante du collectionneur amateur, mais l'exigence de celui qui, toujours heureusement insatisfait de l'ordre établi, en demande d'avantage par horreur de la conclusion ou du point final.

Sans relâche, Jacques Hassoun a su faire une œuvre de sa vie, œuvre et vie inachevées en quelque sorte, ou bien comme si une seconde vie le rendait toujours présent. Substituer donc des points de suspension au point final puisque cette œuvre est à poursuivre par chacun, à sa mesure.

S'il n'est pas possible de séparer son existence de sujet-citoyen de ses écrits tant ces deux dimensions ont cheminé ensemble, il convient alors d'en faire une lecture croisée sans craindre les chevauchements, seul moyen d'en comprendre la dynamique et la portée.

Mais en premier lieu il faut souligner l'étendue de sa culture, héritage familiale certes, mais aussi résultat de sa confrontation aux langues : le Français, l'Hébreux et l'Arabe. Elle s'est prolongée d'une curiosité et d'un intérêt sans faille pour elles. Son grand regret, par exemple, est de n'avoir pas eu accès aux langues de la Mittel Europa. Cette confrontation, dès son plus jeune âge, aurait permis qu'aucune de ces trois langues n'ait été une langue étrangère. J. Hassoun n'aurait parlé et lu que grâce à une *trilangue*. Plongé dans un environnement arabophone incontournable, la langue arabe s'est enregistrée naturellement. Mais dès son plus jeune âge, son père l'emmenait à l'école hébraïque pour apprendre l'hébreux dans les Textes avant de l'accompagner au lycée laïque de l'Union Juive d'Alexandrie, sa ville natale.

En même temps, le Français lui était familier puisqu'il lui a surtout et d'abord été transmis par sa mère. Il est vraisemblable que J. Hassoun lui doit d'avoir été initié à l'importance de la transmission. Là se trouve sans doute l'une des clés pour comprendre combien cette question fut importante, préoccupante même, au point de faire partie de son monde passionnel. D'abord à son insu objet de la transmission, il en est rapidement devenu sujet. En effet, jeune adolescent, déjà familier des livres et du Livre, impatient d'en savoir plus, sa curiosité l'a conduit à s'emparer d'ouvrages importants. Simone de Beauvoir, J. P. Sartre, Ilya Erenbourg, sans être les seuls auteurs fréquentés, sont devenus de précieux compagnons. Cette ouverture sur la littérature ne se refermera jamais.

Il n'a jamais enfermé dans un musée imaginaire ce que les livres lui ont appris. Il s'est approprié ce savoir non pour le laisser en l'état et en jouir mais pour le critiquer, le développer, l'enrichir de ses propres élaborations.

Infatigable insatisfait, en présence d'un homme insatisfait dans un monde insatisfait, il lui fallait comprendre et aider l'homme à (se) comprendre pour accéder à une moindre insatisfaction, comme il lui fallait comprendre et lutter contre ce monde hostile. La lutte compte plus que son résultat car il en résulte toujours un changement et le résultat ne peut-être qu'un mieux. La lutte donc ne saurait être indexée d'un point final. Sans qu'il ait eu besoin de l'énoncer, telle était la position existentielle de J. Hassoun. S'il ne l'énonçait pas, elle était lisible dans ses écrits et dans ses actes. Un réalisme sans euphorie ni pessimisme. Un réalisme inquiet.

Le réalisme, ou plus précisément la réalité, il s'y est confronté très jeune. Membre du Mouvement Démocratique de Libération Nationale dirigé par Henri Curiel, il est arrêté en 1953 à dix-sept ans, emprisonné, mis au secret et libéré au bout de six mois. Il quitte alors l'Égypte pour la France où il devient médecin, psychiatre, et psychanalyste. Là, son engagement politique se marque par une adhésion au Parti Communiste. Déjà insatisfait, il fera rapidement partie du groupe d'opposition : La Voie Communiste. *Le moment venu*, c'est-à-dire en mai 1968, il quittera d'ailleurs le PC. Aucun regret d'avoir pris sa carte ni de l'avoir rendue, il était devenu disponible pour un autre engagement politique plus radical ailleurs. Echappant à la nostalgie, luttant pour un avenir meilleur et, s'agissant des sujets singuliers pour un devenir meilleur, on ne saurait pourtant qualifier J. Hassoun de pur utopiste. Sauf à définir l'utopie comme un projet en développement qui exclut l'aveuglement, où le mieux doit toujours être espéré. Sa conception du monde restait réaliste. Il savait que les lendemains ne chanteraient pas mais peut-être les après-demains pourraient-ils le faire. De même, pour chacun qui venait le voir, sa pratique de psychanalyste ne cherchait ni à réparer ni à promettre le bonheur mais à permettre à ces hommes, à ces femmes ou à ces enfants, de construire leur existence de leurs propres mains. Une sorte de combat, entre autre pour continuer la lutte car celle-ci ne saurait s'interrompre.

Utopie réaliste certes, mais plus justement : utopie réaliste et poétique. Médecin, psychiatre, psychanalyste, J. Hassoun était de plus écrivain. Le livre « Alexandries »

en est un bel exemple. Un exemple simplement. Car il n'est qu'à lire ses ouvrages pour prendre la mesure de ce talent. Alors que souvent il est si difficile de lire des livres de psychanalyse, J. Hassoun, sans dédaigner les mots ou locutions indispensables propres à ce champ, usait d'un style qui ne cédait pas sur le littéraire. La fiction ne l'effrayait pas. Métaphores et citations tirées du Grec, de l'Arabe, de l'Hébreux et d'ailleurs, dansaient avec les concepts. Loin d'être lourdes ou fastidieuses, elles scandaient et enrichissaient ses textes pour leur donner un mouvement et une dynamique qui nourrissaient la curiosité du lecteur. Ses propositions conceptuelles étaient très souvent avancées sous forme d'hypothèses mais des hypothèses auxquelles il tenait fermement. Ainsi trouvait-il la meilleure voie pour transmettre sa pensée et ses valeurs, pour les faire *passer*.

Car J. Hassoun était un passeur de l'essentiel. « *Les contrebandiers de la mémoire* », ouvrage traduit en différentes langues et récemment réédité, développe précisément cette question. La transmission se distingue de l'enseignement et de la reproduction, elle est inscrite dans la vie au sens où, du passé individuel ou collectif, il en *pass*e toujours quelque chose à reprendre pour créer du nouveau. De plus, ce titre comporte en filigrane les autres points forts de sa vie et de ses élaborations intellectuelles : les frontières, l'exil, le langage et les langues.

Transmettre était donc encore un visage de sa passion. Transmettre, d'un sujet à l'autre, transmettre le vivant du passé au temps présent pour construire le futur. Laisser passer ce qui dans l'histoire donne assise à l'actuel et le passer à d'autres. J. Hassoun était un passeur, délibérément, un passeur actif. Au fond, la transmission est une création.

Mais il y eut aussi : « *Non-lieu de la mémoire-La cassure d'Auschwitz* », « *L'histoire à la lettre* », « *L'exil de la langue* », « *Les Juifs du Nil* ». Ce dernier titre cité indique clairement l'importance de l'histoire pour J. Hassoun. S'il a dû quitter l'Égypte qui l'a chassé, nulle nostalgie ne s'en est suivie. Quelques regrets sans doute. Mais cet événement de sa jeunesse a été l'occasion d'affirmer ses convictions politiques qu'il n'a cessé d'affermir par la suite. L'existence de cet ouvrage montre également qu'en aucune façon il n'a renoncé à ses origines géographiques et culturelles. Non seulement il ne les a pas reniées mais encore les a-t-il rendues présentes sans s'y soumettre ; il les a critiquées en regard de l'actuel et de l'évolution du monde. En quelques sortes, une création permanente.

On ne sera donc pas étonné de le voir président du Cercle Juif Laïque ou membre du Forum des Citoyens de la Méditerranée. Juif de culture indiscutablement, mais juif qui ne s'en laissait pas conter. Ainsi, dans les moments tendus de l'actualité, retrouve-t-on J. Hassoun au MRAP, à la Ligue des Droits de l'Homme et à l'Association médicale franco-palestinienne.

S'il n'a pas cédé sur le littéraire, il ne l'a pas fait non plus sur le marxisme (tout en luttant contre le stalinisme) comme socle de sa pensée et de ses engagements. C'est, entre autre, ce qui l'a soutenu dans ses actions militantes et dans sa participation à différents mouvements dont par exemple : le MLAC, le Groupe Information Prison ou la Charte des Psychiatisés. C'est encore ce qui lui a permis d'entendre la douleur de ses patients en lien avec leur prise dans le social et le politique. Psychanalyste, J. Hassoun était convaincu que les difficultés de chacun, et le psychisme en général, étaient soumis aux effets du social et du politique. C'est pourquoi dans sa pratique professionnelle il n'a jamais établi de coupure entre le psychisme et le politique. Une frontière peut-être mais toujours franchissable et dépassable à condition de les faire travailler ensemble. De même, fin théoricien comme il l'était, ne méconnaissant aucunement l'importance de la théorie psychanalytique, il ne convoquait pas cette théorie lors de son écoute des patients. Celle-ci était placée à sa juste place, celle d'une élaboration après-coup qui enrichissait ensuite son attention.

Alors, à nouveau, nul étonnement à le voir directeur d'un Centre Médico-psychopédagogique ; membre de la direction d'un Centre de Protection Maternelle et Infantile où il intégra pour la première fois des psychologues ; co-créateur de la revue *Garde-fous* destinée à défendre les psychiatisés ; enseignant à la faculté de Vincennes ; co-fondateur du Cercle Freudien et des revues *Patio* et *Che Vuoi ?* Membre du comité de rédaction de la revue *Horizons Magrébins...*

Un fil sans cassure relie les lieux de son engagement politique et ses livres. Mais, soucieux de l'actualité politique et de la nécessité de trouver dans l'histoire les éléments qui peuvent éclairer le présent, la pensée de J. Hassoun, jamais au repos, l'a de plus entraîné à écrire de très nombreux articles dans différentes revues. Mettre bout à bout leurs titres avec le titre de ses livres et avec les lieux de son engagement politique constituerait un long poème qui peut-être rendrait plus sensible l'homme qu'est J. Hassoun. ⁱ

Juste pour le plaisir, citons : *Eloge de la dysharmonie, Quand se figure la langue, De la désertion, Au commencement était la déchirure, L'effet-sujet de l'œuvre-Marx, L'humiliation réelle, Nés de la destruction...*

Jacques Hassoun, aussi insatisfait qu'infatigable, n'a pas laissé beaucoup de terrain en friche. Rien de ce qui contribuait aux drames des hommes, à la brutalité et aux meurtrissures de l'histoire ne le laissait serein. Il n'aurait pas pu vivre sans s'engager dans ses actes et dans ses écrits. S'il a été un militant colleur d'affiches, là n'était pas sa seule expression. Son militantisme *ouvert*, ouvert notamment à la réflexion permanente, était l'expression même de sa *passion pour l'autre*.

Claude Spielmann

ⁱ Voir à ce sujet : *Jacques Hassoun, Extraits d'une œuvre, Che vuoi ?*, Collection Psychanalyse et faits sociaux, L'Harmattan, 2009.